

MÉMOIRE VIVE

des convois des 45000 et des 31000 d'Auschwitz-Birkenau

*De la gare sans nom,
à la gare de Breteau...*



N°63
février 2017

SOMMAIRE



p.3 Éditorial

p.4 Paroles de...

Paul Filippi

Nous l'appelions Cécile...

p.11 Un peu d'histoire

2016 : Le 70^e anniversaire du Procès de Nuremberg

p.12 Pour mémoire

Aincourt, 1^{er} centre d'internement en zone occupée

Hommage aux 45000 fresnois

75^e anniversaire à Châteaubriant

45000 et 31000 à l'école Polytechnique

p.16 Page culture

Le prix Femina de l'essai va à Ghislaine Dunant par Yves Jégouzo

Ghislaine Dunant, explication sur son essai

Regard sur *Charlotte Delbo la vie retrouvée* par : Lucile Dupont
et Catherine Kamaroudis

p.23 Le mot de la trésorière

Voyage à Auschwitz 2017



Cette année nous organisons un voyage à Auschwitz-Birkenau du vendredi 30 juin au lundi 3 juillet 2017. Ce voyage centré sur la visite d'Auschwitz 1 et de Birkenau permettra aussi de découvrir la mine de sel décorée par les sculptures et bas-reliefs, les repas du soir seront pris dans des restaurants typiques de Cracovie. Un moment d'échange est organisé après la visite de Birkenau. Le montant du voyage est de : 720 € par personne en chambre double et de 810 € par personne pour chambre individuelle (**règlement possible en plusieurs fois**).

Il reste encore quelques places.

Pour obtenir le détail du programme et le bulletin d'inscription, mettez-vous en contact avec :

Catherine DUBOIS - Tél : 01 42 55 17 26 – catherine.dubois@noos.fr

Chèque libellé à l'ordre de : Mémoire Vive des 45000 et 31000

Appel à souscription

Par ailleurs, Mémoire Vive souhaite faire participer des jeunes à ce voyage. Nous pensons en effet, que le contact direct avec les lieux de l'extermination, au sein d'un groupe permettant l'échange et l'apport de connaissances, est irremplaçable dans la prise de conscience de ce que fut l'aboutissement le plus dramatique de mécanismes qui peuvent encore, sous des formes

différentes, être à l'œuvre aujourd'hui.

Nous avons besoin de votre aide pour subventionner leurs voyages. Lors de ce voyage, les jeunes réaliseront un travail de Mémoire qu'ils monteront ensuite pour le faire partager.

Vous pouvez faire parvenir vos dons,
Catherine DUBOIS 58, Boulevard de Clichy 75018 PARIS
Chèque libellé à l'ordre de : Mémoire Vive des 45000 et 31000
Spécifier Voyage jeunes 2017

Josette Marti, trésorière

Nous vous attendons à Paris, le 18 février...



Claudine Ducastel
à l'Assemblée Générale
de Mémoire Vive
de 2015

Malgré une parution début février, nous voulons présenter à nos lecteurs tous nos vœux pour 2017. Comment ne pas souhaiter que cette nouvelle année ne voit cesser les guerres et les massacres d'une effroyable gravité qui ont été perpétrés en 2016 ? Ils s'ajoutent à la misère et aux bouleversements climatiques et jettent des hommes, des femmes et des enfants hors de leur pays, dans des conditions inacceptables. Le 18 février prochain, Mémoire Vive tiendra à Paris son assemblée générale et le conseil d'administration proposera aux participants un débat autour de son projet de motion sur cette situation et sur le rôle des associations. Ce débat est important car c'est bien le socle de notre conception de la Mémoire qui pour nous n'a de sens que si elle permet de mieux comprendre, de mieux analyser les situations contemporaines.

Une assemblée générale est à la fois un moment de bilan et de mise en perspective. En 2016, Mémoire Vive a poursuivi une activité très soutenue notamment à travers la présentation de son exposition qui a même séjourné 2 mois à l'école Polytechnique !... Nous avons aussi, à l'occasion des 20 ans de l'association, fait évoluer la formule de notre bulletin. Outre le passage à une version en couleur pour développer son attractivité et sa lecture, l'évolution de notre bulletin représente aussi une évolution de fond. Il nous semble en effet que la Mémoire, pour continuer à avoir un impact, alors que les témoins se font rares, doit s'exprimer de manière plurielle et multiforme. Nous nous inscrivons en cela dans les orientations prises pour l'organisation de la Journée Nationale de la Résistance. C'est pourquoi nous avons fait le choix d'un bulletin avec des rubriques qui permettent, bien entendu d'exprimer nos positions et notre activité mais qui donne aussi la parole à des universitaires, des artistes, hommes et femmes de lettres, du monde du cinéma ou du théâtre pour partager d'autres approches, des sensibilités et des engagements qui sont pour nous un enrichissement considérable. Nous remercions vivement tous ceux qui nous ont déjà répondu favorablement avec beaucoup de pertinence, de disponibilité et de gentillesse. Le 18 février sera aussi un moment pour évaluer ensemble cette orientation et définir peut-être les modalités d'une évaluation plus large.

Mémoire Vive a également lancé une collection : « Les dossiers de Mémoire Vive » qui complètent le travail que nous pouvons réaliser dans notre bulletin

ou le travail de recherche qui continue d'être mené pour actualiser en permanence les articles et les biographies de 45000 et de 31000 qui sont en ligne sur notre site internet.

Il s'agit de disposer d'un support qui nous permette d'approfondir un sujet ou de faire le lien entre l'histoire locale, régionale et le contexte national. En 2016 la collection s'est enrichie d'un 4^e dossier *Danielle Casanova, de la militante à l'héroïne* qui grâce à un partenariat avec le musée de l'Histoire Vivante de Montreuil, nous a permis, sur la base du fonds Danielle Casanova de ce musée et d'un film réalisé, en 1997, par Marie Cristiani, pour France 3 Corse, de mettre en évidence la personnalité de Danielle Casanova, son engagement et la manière dont s'est construite après sa mort sa représentation héroïque et le rôle de cette représentation dans la mobilisation des femmes.

Enfin, et ce n'est pas le moindre des intérêts de notre assemblée générale, sera projeté en "avant première" un nouveau film réalisé par Gilbert Lazaroo et Danick Florentin sur les 45000. Il s'agit pour nous, de disposer pour les 45000 de films qui, à l'image de ce qui a été réalisé sur le convoi des 31000, mettent en évidence à partir de témoignages, l'engagement des 45000 jusqu'à leur arrestation. Ce film sera complété ultérieurement par un second sur les 45000 à Auschwitz et le retour.

Nous serons donc heureux de vous accueillir pour une journée riche où seront débattues questions de fond, évaluation de notre travail et orientations de notre plan d'action 2017, avec un enjeu important autour du devenir du Fort de Romainville.

À très bientôt donc !
Claudine Ducastel

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE MÉMOIRE VIVE

le samedi 18 février 2017

Bourse du travail, salle Jean Jaurès
3 rue du Château d'Eau 75010 Paris
Métro République

9h15 : accueil

9h30 : assemblée générale

12h30 : déjeuner (28 euros par personne)

14h30 -17 heures Films

Contact : Catherine DUBOIS
catherine.dubois@noos.fr



Paul Filippi est réalisateur, auteur de plusieurs documentaires pour France 3 Corse. Son cheminement, sa rencontre avec les 6 « 45000 » corses et les descendants qu'il a pu retrouver l'ont conduit à réaliser un film documentaire, « Ce qu'il en restera », diffusé en mars et avril 2015 sur France 3 Corse. Au cours de son travail, il est entré en contact avec Claudine Cardon-Hamet et Pierre Labate de Mémoire Vive. En 2014, Paul et son équipe technique se sont joints au voyage à Auschwitz que nous organisons emboîtant ainsi le pas, là-bas, d'Hilaire Castelli, petit-fils d'Hilaire Castelli (45340) et plus généralement des participants à ce voyage. Le film : « Ce qu'il en restera », nous livre une approche engagée, empreinte d'une grande sensibilité, d'un profond respect pour ces hommes et leur histoire et d'une grande pudeur.



Il y a quelques années, alors que je venais de terminer un documentaire consacré au parcours d'un condamné à mort à la fin du XIX^e siècle en Corse, et alors que j'entamais les recherches en vue d'un film consacré aux femmes tondues à la libération de l'île, on me fit remarquer que je semblais étrangement intéressé par les récits impliquant bourreaux et suppliciés.

Je n'avais pas réalisé jusqu'alors que ces sujets étaient liés de façon aussi évidente.

Pourtant, de fait, ces deux films, à l'instar de *Ce qu'il en restera*, renvoient tous à des événements associés à la brutalité, au crime, à l'injustice, ou à la violence aveugle.

Mes films ne sont pas à proprement parler des films d'Histoire mais plutôt des films « sur » l'Histoire. C'est à des parcours singuliers que je m'attache, à des récits de vie, car dans mon travail, l'expérience humaine, celle des témoins, des acteurs ou des victimes, prime sur l'évocation circonstanciée de l'événement historique.

Aussi, avant que ce type de projet « n'existe », avant que le récit prenne forme, il faut qu'une rencontre s'opère, et qu'une vie, plusieurs vies, soient en jeu.

Si j'ai travaillé sur ce condamné à mort, c'est certes parce que la peine de mort m'intéressait. Mais c'est surtout parce qu'un jour, le regard de cet homme entravé, capturé par un photographe quelques jours avant son exécution, m'avait saisi, captivé. Ému, même. En suivant son parcours de sa naissance à la guillotine,

je m'intéressais à son monde, aux violences qui le régissaient, aux tensions sociales qui le traversaient, et aux enjeux politiques qui accompagnaient la décision menant à sa mise à mort.

De même, c'est après avoir découvert des photographies relatant la tonte de trois femmes dans la région d'Ajaccio, après avoir été convoqué au triste « spectacle » de ces trois femmes dénudées, exposées à ces hommes hilares, que j'ai eu envie de mettre la lumière sur ces épisodes de vengeance envers les femmes, et de dépasser le récit dominant en Corse d'une libération sans taches et sans accrocs...

Je ne suis pas historien. Je n'en ai ni la formation, ni probablement la démarche scientifique ou le souci d'exhaustivité.

Seul l'infime, l'infinitésimal, l'insignifiant m'intéressent.

Traiter un sujet historique c'est pour moi étudier la façon dont l'histoire s'incarne dans la vie des individus, dans leur destinée (souvent) tragique, et dans le souvenir qu'ils laissent dans la mémoire collective.

Si je me suis intéressé à la mémoire de la déportation, c'est sans doute pour répondre à une préoccupation qui

m'accompagne depuis l'enfance.

Ma génération a été abreuvée de films, de récits, relatant par le détail les pratiques et mécanismes de l'extermination.

Les traumatismes laissés par les crimes nazis dans la mémoire de nos aînés sont parvenus jusqu'à nous, jusqu'à moi. Et les années passant, les témoins

*Les traumatismes laissés
par les crimes nazis
dans la mémoire
de nos aînés sont parvenus
jusqu'à nous,
jusqu'à moi.*

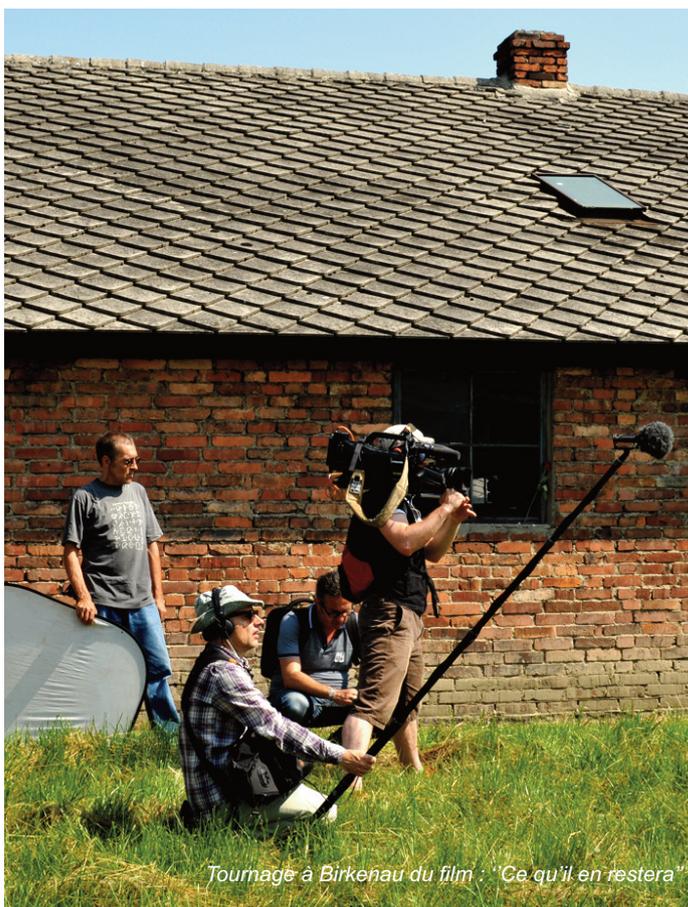
disparaissant, les discours négationnistes, ou révisionnistes se banalisant, c'est la crainte de l'oubli, de l'effacement qui s'est fait sentir.

C'est ma rencontre avec les « 45000 » qui m'a permis de mettre en mots et en images cette inquiétude et d'exprimer mon désir de contribuer à une perpétuation de cette mémoire.

***Mais rien concernant
leur déportation
à Auschwitz,
et leur assassinat***

Comme pour mes précédents films, cette histoire s'est « imposée » à moi par une photographie, et plus précisément par un regard. Celui de François Buresi, matricule 45313, croisé au détour du blog de Claudine Cardon-Hamet.

Un homme aux yeux apeurés, au crâne rasé, revêtu de la tenue des déportés.



La présence, l'actualité, de ce regard, par-delà le temps et la mort, m'a poussé à chercher à décrypter cet instant photographique, à en reconstituer l'histoire, à tenter de redonner son existence à cet homme inconnu.

François Buresi, est né en Corse, comme moi. Et à mesure que j'étudiais son parcours, je conçus une sorte de familiarité avec lui, une empathie.

Je réalisais peu à peu que lui et les cinq autres Corses du convoi étaient inconnus dans l'île.

Nulle célébration, nulle commémoration pour ces hommes.

Tout au plus, parfois, un nom sur un monument.

Mais rien concernant leur déportation à Auschwitz, et leur assassinat.

De l'histoire ancienne, trop lointaine dans le temps et dans l'espace pour être remémorée.

Tout ce que je savais d'eux provenait de ce que Pierre Labate et Claudine Cardon-Hamet avaient réussi à retrouver et à reconstituer, au fil d'années de recherches et de collectes de témoignages et de documents.

À mon tour j'ai alors fouillé, à la recherche d'autres traces, d'autres éclats de vie, afin d'évaluer ce que le parcours de ces six Corses pourrait me raconter sur leur existence, leur époque, leurs engagements politiques, leur fin tragique...

Après des mois à tenter de retrouver les descendants de ces six hommes, dans l'espoir de leur redonner corps par la seule force du souvenir et de la légende



familiale, il m'est paru évident que l'histoire que je devais raconter dépassait le cadre de l'évocation de ces quelques hommes choisis en raison de la familiarité que m'inspirait notre origine commune.

Il me fallait d'une part interroger l'histoire de ce convoi dans son ensemble, en rechercher les traces imprimées dans les mémoires, et d'autre part questionner leur absence, le vide laissé par leur disparition, et l'impossible deuil qui en découlait.

Ce film, qui se voulait récit historique, biographique, du parcours de quelques-uns des otages du convoi

du 6 juillet 1942 pour Auschwitz, s'est donc étendu peu à peu à une interrogation plus vaste sur la dilution progressive de ces mémoires singulières, minoritaires, dans l'immensité du récit de l'histoire de la guerre et de la déportation.

Je n'avais pas envisagé, à l'origine, de me rendre à Auschwitz pour ce tournage.

À mes yeux, la visite de ce lieu d'histoire ne pouvait rien me raconter du massacre systématique de plus d'un million et demi d'individus de tous âges.

L'imaginaire, la représentation symbolique de l'univers concentrationnaire nazi, me semblaient suffisants à l'évocation de cette tragédie.

Mais quel sens aurait eu un film sur la Mémoire, sur les traces, et sur le deuil, sans une immersion sur les

lieux du drame ? Comment en mesurer le gigantisme, en évaluer le vide écrasant, sans en arpenter les travées ? Sans emboîter le pas de ceux qui chaque jour supportent le fardeau de l'absence d'un père, d'une mère, d'un parent, d'un proche ?...

Or, pour ces enfants, petits enfants, arrière-petits-enfants, réunis dans « Mémoire Vive », cette histoire palpète encore.

Faiblement, intimement, sans doute.

Mais par la parole, la mémoire retrouvée, partagée, le débat, les témoignages, cette histoire-là continue de se faire entendre et de s'écrire, pour que le souvenir perdure et que, contre vents et marées, il en reste

quelque chose...

Au-delà d'une réflexion théorique sur la disparition de cette Mémoire dans l'historiographie et dans le temps, le film est donc également le récit d'une

Mémoire en cours d'écriture, l'évocation d'un travail de transmission toujours à l'œuvre, toujours nécessaire.

***Les photos des 45000
sont toujours là,
toujours visibles,
près de moi, dans un tiroir,
sur mon bureau.***

Et si j'évoque aujourd'hui ce long cheminement à la première personne, c'est sans doute parce qu'à un certain moment, ce travail a cessé de n'être qu'historique, de

n'être qu'un regard vers un événement du passé, pour se tourner vers le présent, et se muer en fin de compte en expérience personnelle.

Moi qui n'ai aucun lien personnel avec la déportation, qui n'ai pas connu ce deuil-là, j'ai éprouvé le besoin de m'approprier cette histoire, de m'interroger sur ma propre relation au vide, ma propre appréhension devant l'oubli, la négation, ou la résurgence d'événements similaires.

Mon voyage dans cette histoire s'est achevé depuis plusieurs mois maintenant. J'aurais donc dû, me semble-t-il, « passer à autre chose ». Pourtant, ces événements continuent de m'accompagner, et ces images continuent de me suivre.

Les photos des 45000 sont toujours là, toujours visibles, près de moi, dans un tiroir, sur mon bureau. Car je n'en ai pas fini avec elles, pas fini avec eux.

De fait, ce travail connaîtra une suite, une sorte de complément.

Les six Corses qui m'ont amené à évoquer cette histoire feront bientôt chacun l'objet d'un film court, un récit biographique qui se concentrera sur le destin singulier de chacun d'eux.

Alors que *Ce qu'il en restera* s'attachait à la mémoire de ces morts, ce nouveau travail s'intéressera à ce qu'ils étaient avant, du temps où ils étaient vivants. Avant, bien avant qu'on ne décide de les assassiner.

Paul Filippi

Paul Filippi
et Hilaire Castelli



Nous l'appelions Cécile...



Christiane Borrás, dite Cécile, nous a quittés le 23 octobre dernier. Elle avait plus de 101 ans. Une longévité qui résonne comme une victoire sur les nazis qui ont tout fait pour que sa vie s'arrête à 27 ans, en janvier 1943, date à laquelle, avec ses compagnes 31000, elle a franchi les portes d'Auschwitz-Birkenau.

Personnalité haute en couleur, Cécile ne laissait personne indifférent. Tous ceux qui l'ont côtoyée ont en mémoire, sa gouaille, ses réparties souvent au vitriol et parfois mal acceptées de ceux auxquels elles s'adressaient, son sens aigu de l'injustice, ses coups de gueule mais aussi son rire, son humour, sa capacité à déclencher des fous rires autour d'elle et une générosité cachée derrière le « personnage » de Cécile. La personnalité de cette « battante » a été façonnée par une enfance et un parcours de vie difficile qui lui a chevillé au corps une conscience de classe inaltérable et une fidélité inconditionnelle aux idéaux de sa jeunesse. Cécile qui a été vice-présidente de Mémoire Vive est restée une militante politique et une militante de la paix. Elle a beaucoup témoigné dans les établissements scolaires que ce soit en région parisienne ou en Bretagne où elle s'était installée. Ne supportant pas l'injustice, elle avait symboliquement renvoyé au Président de la République sa légion d'honneur à l'issue du procès Papon. Nous avons choisi de lui donner la parole, essentiellement en reprenant quelques extraits significatifs de l'interview que nous avons réalisé d'elle en 1996(1) afin de mieux cerner le parcours et la personnalité de Cécile.

(1) Mémoire Vive a réalisé des entretiens avec des rescapés des deux convois afin de disposer de leurs témoignages de manière pérenne.

Vous pouvez aussi consulter sa biographie sur notre site :

<http://www.memoirevive.org/christiane-charua-ep-borrás-dite-cecile-31650/>

Le pain gratuit... On est partis du Pas-de-Calais en 1917 et on a habité à Paris jusqu'en 1920, puis à Conflans-Sainte-Honorine. À 24 ans, ma mère avait déjà 6 enfants, en tout elle en a eu 11, j'étais la dixième. Sur 11 il y en avait toujours qui mourraient, alors nous n'avons jamais été plus de 6 en même temps ... Ma mère travaillait, c'était ma soeur qui s'occupait de nous, elle n'a jamais appris à lire et à écrire parce qu'elle s'occupait des gosses, au fur et à mesure. Elle faisait un dessin sur le mur avec l'heure des biberons. Les biberons, c'était du pavot de manière à ce que les gosses puissent dormir sans manger. C'était la pauvreté ... (...) Ma mère volait les rideaux des trains lorsqu'ils

étaient au dépôt, elle les teignait et nous on décousait l'étiquette où c'était écrit « État ». Comme ça on avait des tabliers pour aller à l'école.

Chez nous le problème du pain était important parce que nous en avions peu. J'avais entendu dire qu'en URSS on donnait le pain gratuit -on a appris après que cela n'avait pas duré longtemps parce que la gratuité a entraîné le gâchis-, mais quand même... Pour moi, un pays où on donne le pain gratuit, il n'y a pas meilleur. Quand tu crèves de faim, le pain gratuit, c'est fantastique. Mon côté prosoviétique est venu de là. Même si cela n'a pas duré longtemps, le pain gratuit, c'était une idée formidable et je suis toujours restée là-dessus.

La conscience de classe, c'était normal...

Honorine. C'était marrant, c'était le corbillard qui emmenait les gosses passer le certificat d'études ... Et puis, j'ai travaillé. C'était normal, à 13 ans, un gosse ça allait bosser. J'ai été apprentie couturière et ma mère m'avait dit, surtout tu ne te laisses pas faire, tu es là pour apprendre un métier et pas pour ramasser les épingles. J'ai tout de suite obéi, la première fois que l'on m'a demandé de ramasser les épingles, j'ai dit non, je ne suis pas là pour ça, je suis là pour apprendre le métier. Alors après, on me donnait un pourboire pour que je ramasse les épingles !

J'ai commencé à rugir très tôt, tous les 1^{er} mai, on me foutait à la porte, je n'allais quand même pas travailler au 1^{er} mai, conscience de classe ! Alors, je ne venais pas et le lendemain on me virait ! Mon beau-père était anarchiste, alors ma conscience de classe elle m'a été transmise aussi par mes parents. (...) Le pain gratuit en URSS, mes parents, un contexte de misère ... tout pour une prise de conscience normale et évidente. (...) Avec la conscience de classe, je crois que l'on y voit plus clair dans les jeux politiques, mais on y voit aussi

Jean Pierre Brard,
Maire-honoraire
de Montreuil,
Christiane Borras et
Madeleine Odru



plus clair dans l'homme et on se rend compte qu'il y a corrupteurs et corrompus. Je crois que lorsque l'on a conservé un instinct de classe on comprend mieux, on se trompe rarement, on se trompe moins que les intellectuels qui tout de suite vont échafauder des théories. J'ai adhéré au parti communiste en 1935, j'allais à des réunions, je militais et mon mari gardait la gosse. Et puis, il y eu le Front Populaire, je participais à des meetings à la Mutualité, on défilait dans les rues, on allait chanter un peu partout. Et puis, il y a eu la guerre d'Espagne il fallait bien faire quelque chose, On collectait pour les enfants de Bilbao. Pourquoi Bilbao ? Nous étions enthousiastes pour défendre le Front Populaire « d'en face ». On essayait de recruter des gars pour qu'ils partent combattre dans les brigades internationales, nous étions fiers lorsqu'un

gars s'engageait. Et puis, il y a eu les réfugiés, on les a hébergés et nourris et il y a eu ceux qui revenaient blessés, on allait les voir à l'hôpital ...

La Résistance ? On était déjà dans le bain ...

J'habitais à Paris, dans le 5^e. Un jour, rue Mouffetard, je rencontre Raymond Losserand qui me dit : « on peut mettre une imprimerie chez toi ? » Je lui dis non, j'habite au rez-de-chaussée, dans une cour et il y a des locataires de chaque côté, mais je peux travailler. Je ne demandais pas mieux, on était dans le bain, on ne l'avait jamais quitté ! Alors, il me donne la moitié d'une carte postale, me demande mon adresse et me dit « je t'envoierai quelqu'un avec l'autre moitié ». Voilà comment tout simplement je suis rentrée dans la Résistance. On se voyait avec -j'ai appris son nom après la guerre- Maurice Grandcoing et parfois avec une troisième personne, un imprimeur. Mon activité c'était en général le matin. On se retrouvait à 8 heures dans un bistrot et il me donnait un papier à faire tirer. Parfois aussi je rencontrais des gars qui avaient des remorques, ils allaient chez les imprimeurs, amenaient ensuite les tracts dans des locaux que l'on avait trouvés à Neuilly et là ils étaient repris par quelqu'un d'autre. Des imprimeurs, on en avait un à Argenteuil, à Bezons, à Enghien et à Daubeuf. Il fallait aussi changer de prénom, un prénom par interlocuteur, Cécile c'est celui avec lequel j'ai été arrêtée. Il y avait aussi les distributions de tracts, Moi, j'allais les chercher chez un copain et puis on se baladait dans Paris avec nos tracts sous le bras. J'en avais plein un cartable d'école et j'avais mis des pelotes de laine dessus. Quand on nous fouillait on répondait on tricote, pour les enfants. Je récoltais, je distribuais... On distribuait de préférence sur les marchés, on menait notre vie, notre vie de militant, on faisait notre petit boulot. J'ai aussi transporté des plombs pour les imprimeurs, il fallait prendre un air dégagé pour qu'il n'y ait pas un abruti qui te dise : Madame, je peux vous aider à porter votre valise ... Mais le soir tu avais les avant-bras gonflés...(.)

Quand ma mère a su que j'étais dans la Résistance, elle m'a dit : quand on a des enfants on ne fait pas de Résistance. Je lui ai répondu : j'ai des enfants, c'est pour ça, que j'en fais.

J'ai été coffrée rue Monge...

Tout s'est bien passé jusqu'au moment où mon patron m'a dit, je me sens filé, déménage. Comme on s'était rencontrés dans un café et qu'il était filé, je l'ai été aussi, pendant 2 mois (...). J'ai déménagé à Levallois, quand j'ai été arrêtée j'habitais rue Alexandre Dumas, à Paris. Ils ont eu du mal à trouver. Ils ne m'ont pas trouvée quand j'étais à Levallois. Je me souviens avoir appelé un

imprimeur et m'être rendue compte qu'au bout du fil ce n'était pas l'imprimeur mais un flic, j'ai laissé le téléphone décroché et je suis partie, comme ça, s'ils identifiaient l'endroit, j'étais partie quand ils sont venus. (...) J'avais remis ma fille en nourrice car la garder c'était courir le risque qu'elle se retrouve toute seule en cas d'impossibilité de rentrer à la maison ou d'arrestation.

J'ai été arrêtée rue Monge, les flics m'ont pris mon sac dans lequel j'avais des lettres dont une lettre à ma fille. Dans mon affaire, nous étions 102, 26 femmes et 72 hommes. J'ai été la 102^e arrêtée, moi je ne connaissais qu'une dizaine de copains. Ils m'ont emmenée à la préfecture où je suis restée 3 jours, puis au dépôt où j'ai retrouvé Marie-Elisa (1). Quand je suis arrivée, le flic a dit aux autres, c'est la femme « Le Cygne » parce qu'il m'avait vu au Cygne d'Enghien quand j'allais chez un imprimeur et que j'étais filée. Je n'ai pas été battue, en fait je ne les intéressais pas parce qu'ils avaient déjà tout le monde. J'ai été arrêtée parce que je faisais partie de l'affaire, c'est tout. C'est marrant parce que les flics une fois qu'ils t'ont arrêté, ils te parlent. Il y en a un qui m'a dit : on peut dire que vous m'avez donné du boulot, un jour, qu'est-ce que vous m'avez fait marcher, on s'est balladé dans Levallois, je me demande ce que vous alliez faire là-bas ». Je ne lui ai pas dit que c'était là que j'habitais, à ce moment-là.

Romainville, c'était lancinant...

À Romainville, on était 230 quand même. J'étais avec Lulu(2) et Carmen(3) que je connaissais d'avant la guerre. On nous appelait le trio. Les autres celles qui n'étaient pas de notre affaire, on ne les connaissait pas beaucoup ou pas du tout. À Romainville, on ne voyait pas la fin, pas le bout du tunnel. On avait l'impression que l'on ne partirait nulle part, c'était comme s'il y avait eu un arrêt dans notre vie. On était triste. Moi, mon spleen c'était de chanter. Je chantais tout le temps... Les filles disaient qu'est-ce qu'elle a une voix de « crécelle ! ». J'étais habituée, mon beau-père disait que j'avais une voix de bonbon sur, de bonbon anglais ... ça voulait dire la même chose ! Avec Carmen, on faisait des duos.

Et puis un jour on s'est dit que cela ne pouvait pas durer comme ça. Il y avait les femmes des fusillés auxquelles on ramenait les affaires de leurs maris, il fallait que l'on fasse quelque chose pour les soutenir, alors on a fait des fêtes, du théâtre, dans la cour en exigeant que les hommes puissent descendre. (...). Il y a eu aussi des cours, de marxisme, d'anglais, d'italien ... Moi, je ne pouvais apprendre ni l'anglais, ni l'italien, ça me faisait trop marrer. Heureusement, on a eu des bons moments. On a protesté aussi parce que l'on nous confisquait nos colis et contre la



Christiane Borras,
au Mémorial d'Auschwitz-Birkenau - 1998 -

nourriture qui nous était donnée...

On est parties de Romainville, en autocar je pense, pour Compiègne, je m'étais mis un bout de papier sur l'avant-bras que je mettais à la fenêtre où j'avais écrit, "on part en Allemagne". On espérait que les gens le verraient, mais les gens n'ont rien vu ou n'ont pas réagi ... nous ne sommes pas restées à Compiègne, on est reparties le lendemain. Pour le transport, j'ai eu la chance de me retrouver, avec mes copines, dans le dernier wagon où nous n'étions que 27 ou 28.

À Auschwitz, c'était une vie sans vie

À l'arrivée, on a croisé une colonne de filles qui allaient au travail, des juives. Elles avaient des manteaux avec des grandes croix dans le dos, elles n'avaient pas de cheveux alors elles avaient des chiffons sur la tête. Elles avaient une odeur pestilentielle, c'était horrible. On s'est dit, tu as vu comme elles se sont laissées aller, ce n'est pas à nous que cela arrivera, nous on se lavera. Tu parles, on ne s'est pas lavées longtemps !

À Auschwitz, tu partais, tu revenais, tu partais crevée, tu revenais crevée et quand tu pouvais dormir, tu rêvais que tu bossais, tu rêvais de la pioche ... Alors le matin, tu étais lessivée. C'était une fois les pierres, une fois les marais ... Tu avais des appels qui duraient ... qui étaient interminables, on te comptait, on te recomptait pendant des heures. C'était une vie idiote, une vie de chien, une « vie de con », une vie sans vie, la vie du camp c'était la mort. Tout ce que tu faisais était inutile, il n'y avait rien de constructif, rien, rien, rien ... Il n'y avait que ce fil



Christiane Borrás et
Pascal Joube,
à Auschwitz - 2003 -

qui te retient, c'est peut-être l'instinct de vie, l'instinct de conservation qui fait que tu es là la seconde d'après, et encore la seconde d'après et encore ... Le travail c'était la mort parce que c'était la santé qui partait. Ils nous exténuaient, c'était une manière de nous tuer sans user d'armes. Pour tenir, il ne fallait rien faire le plus souvent possible. Alors il fallait tout faire pour ne pas travailler...

Nous étions au bloc 26, à côté du bloc 25, c'est dans la cour qui séparait les 2 blocs que l'on entassait les cadavres, on voyait ces monceaux de cadavres à travers nos fenêtres. On vidait les cases des mortes et on les jetait là, cela n'arrêtait pas. Les cadavres étaient nus, certains bougeaient encore. C'est là que nous avons vu partir Annette(4) qui avait donné à boire à une femme juive. Elle est partie en chantant *La Marseillaise* et en nous criant, « si vous rentrez, occupez vous de mon fils ! ».

Les juives, elles ont souffert plus que nous, elles étaient plus battues, elles étaient plus nombreuses dans les baraques, elles allaient à la chambre à gaz et puis, elles ne se connaissaient pas alors l'organisation de la solidarité était plus difficile et la solidarité, c'était tellement important.

La solidarité c'était la survie

La solidarité c'était donner tout et plus parce que c'était donner un élan pour que l'autre se remue. C'était s'organiser pour se protéger du froid, pour se frotter le dos. C'était surveiller les kapos et les SS pour que l'autre puisse se reposer, pour que plusieurs puissent parler. Il n'y avait que les autres pour t'aider pour que les Kapos et les SS ne voient pas que tu ne travaillais pas. C'était une anxiété permanente, l'oeil aux aguets pour ne pas se faire prendre à ne rien faire. En réalité, notre vie dépendait de la personne qui allait te voir et du travail que l'on ne faisait pas. Dans mon groupe, il n'y a eu aucune fausse note.

On m'a souvent dit que j'étais brute, oui je l'étais mais par solidarité. Une fille qui s'assoit par terre, si tu ne la brusques pas pour qu'elle se relève, elle ne va pas se relever, tu sais que si elle reste là, elle va

mourir, donc il faut lui botter les fesses. Alors j'étais la fille qui bousculait... Dans un jeu où l'on se donnait des prénoms pour rigoler, on m'avait appelée La Revêche. Les filles parfois allaient se plaindre à Charlotte(5) alors elle adoucissait, elle pansait les plaies, elles me disaient : « Ah ! Tu es dure quand même ! ».

Charlotte, on ne l'a pas assez aimée

Charlotte, on la trouvait prétentieuse, au-dessus de la mêlée, mais on voulait l'aimer, on voulait qu'elle nous aime. « Il fallait qu'on la protège Charlotte, elle était notre copine. (...) Elle parlait de Louis Jouvet, de pièces de théâtre, Elle parlait bien Charlotte. C'est vrai qu'elle nous intéressait. C'est surtout elle qui parlait, il n'y avait pas à discuter, tu écoutais Charlotte(6) ». Charlotte, elle a eu le typhus, sans entrer au *Revier*, alors il fallait qu'elle continue à travailler alors, on l'a protégée. On faisait le guet pour qu'elle s'arrête de travailler et quand on voyait la Kapo approcher, on lui disait, Charlotte remue ta pelle, pour faire semblant de travailler.

Charlotte, après, je la voyais quand elle venait à Paris. Quand elle est tombée malade, je suis allée plusieurs fois la voir à l'hôpital, la dernière fois, je n'ai pas pu la voir, elle était dans le coma.

Les livres de Charlotte, il n'y a rien de plus beau, une telle poésie dans l'horreur. « Je ne peux plus lire les livres de Charlotte, je ne supporte pas la douleur que cela me provoque. Charlotte, ce qu'elle écrit, c'est nous, mais c'est tellement nous que c'est moi aussi. C'est tellement vivant pour nous. Quand tu lis ses livres, tu te dis comment ai-je fait pour vivre cela. Au bout de 50 ans tu ne sais pas pourquoi tu es là, comment tu peux être vivant. Je me souviens, après sa mort, quand je lisais, chez Lulu *Mesure de nos jours*, je me suis mise à pleurer. J'ai dit à Lulu : Charlotte, on ne l'a pas assez aimée, on n'a pas assez aimé Charlotte, on n'aimait pas assez Charlotte. Elle méritait vraiment un amour immense. De voir ce qu'elle avait pu faire de notre vie. Comment elle avait pu dépeindre notre douleur et même la douleur des gens qui sont rentrés(6).

(1) Marie Elisa Cohen Nordman – 31687-

(2) Lucienne Thévenin – 31642-

(3) Jeanne Serre dite Carmen – 31637-

(4) Annette Epaud – 31724-

(5) Charlotte Delbo – 31661-

(6) Cécile, 31000, communiste déportée à Auschwitz-Birkenau – Christiane Borrás – Textes et Prétextes.

Des extraits de l'interview de Cécile, ont été intégrés au montage réalisé sur DVD par Gilbert Lazaroo et Danick Florentin, *Résistance 31000 et 31000 Birkenau*. Vous pouvez vous procurer ces deux DVD auprès de *Mémoire Vive* (voir page 10).

2016 : le 70^e anniversaire du procès de Nuremberg

**10 mois d'audiences,
217 témoins entendus,
195 165 dépositions écrites,
30 000 pages de documents,
des films...**

Le 1^{er} octobre 2016, cela a fait 70 ans que le verdict du tribunal international de Nuremberg a été rendu. Critiqué tant sur la forme que sur le fond, le procès de Nuremberg n'en a pas moins été une innovation dans sa conception et a eu le mérite d'inscrire dans le droit international, les notions de génocide, de crime contre l'humanité et de crime de guerre ainsi que leur imprescriptibilité.

Un cadre et des chefs d'inculpation négociés entre les alliés

Si on trouve dans le traité de Versailles en 1919 et dans le traité de Sèvres en 1920 l'idée de juger les responsables des crimes commis pendant un conflit militaire, cette idée n'a pas été concrétisée. C'est pendant la seconde guerre mondiale que pour la première fois, pendant le conflit lui-même, la volonté s'est exprimée de juger les criminels de guerre, dans un cadre élaboré pendant la guerre et que cette volonté a été mise en œuvre.

C'est, en effet, le 12 juin 1941 que les représentants de 8 gouvernements, en exil à Londres ainsi que ceux du Comité National Français, présidé par le Général de Gaulle ont finalisé cette volonté dans la déclaration de Saint-James, orientation confirmée par la déclaration de la 3^e conférence de Moscou le 30 octobre 1943 et formalisée à la conférence de Postdam en 1945.

Pour la première fois, 4 grandes nations se sont mises d'accord, non sans mal on peut l'imaginer, sur les notions de complots, de crime contre la paix, de crime de guerre et de crime contre l'humanité, ainsi que sur le principe de responsabilité personnelle de crime contre la paix. C'est aussi la première fois que sont mises en accusation, des personnes physiques et des groupes complets d'individus affiliés à l'une ou l'autre des organisations qui comparaissent.

21 hauts responsables nazis ont été jugés, 12 ont été condamnés à mort, 6 à la prison à vie et 3 ont été acquittés.

12 autres procès jugeant des responsables de niveaux de responsabilité inférieurs, se tiendront dans le cadre du tribunal militaire de Nuremberg entre le 9 décembre 1946 et le 13 avril 1949. Ils ont concerné des individus ou des groupes d'individus parmi lesquels le procès des médecins, le procès des juges nazis, le procès de l'IG Farben, le procès Krupp, le procès des ministères...

Marie-Claude Vaillant-Couturier (31685) : un témoignage au nom de millions de victimes

C'est 2 mois après l'ouverture du procès, le 28 janvier 1946, que témoignera Marie-Claude Vaillant-Couturier, première femme entendue dans l'enceinte du tribunal. Son témoignage a marqué le procès de par sa précision, le calme avec lequel elle l'a exprimé et sa très grande dignité face aux responsables nazis.

« Elle est arrivée d'un pas décidé et s'est avancée vers les accusés. Il y a eu un moment de stupeur, d'inquiétude même. Elle s'est plantée devant eux et les a regardés droit dans les yeux. Goering, attentif et arrogant, Rudolf Hess l'air égaré (...) tous les autres dans une pose affectée ou déconfite selon la force de leur caractère. » (...) Cela me paraissait irréel dit Marie-Claude. Nous nous étions dit, il n'est pas possible que nous mourions toutes comme des rats. Il faut que ça se sache, que le monde le sache. Le tribunal de Nuremberg, c'était l'occasion suprême de le dire au monde. J'ai su par les journalistes qu'il y avait eu une certaine émotion car je suis passée très lentement et ils ont eu peur que je fasse un esclandre. Telle n'était pas mon intention. Je voulais simplement voir de très près comment pouvaient être des hommes capables d'avoir accompli un tel crime et je voulais en même temps qu'ils me voient et que c'était par mes yeux des millions de victimes, d'hommes, de femmes et d'enfants qui les voyaient et qui les jugeaient. C'est pour cela que je suis passée lentement. En m'asseyant à la barre, je me suis dit : je parle pour toutes celles qui ne sont plus là. Pourvu que je n'oublie rien.

(...) Sur le procès lui-même, je le trouvais insatisfaisant tant sur le fond que sur la forme, j'étais indignée de l'absence des responsables des grands Konzern allemands et exaspérée de la procédure tatillonne (...). Il n'en reste pas moins que malgré ses insuffisances et ses conséquences, le fait que le tribunal de Nuremberg ait retenu la notion de génocide, de crime contre l'humanité est un progrès dans la conscience humaine »(1).

Claudine Ducastel



Témoignage de Marie-Claude Vaillant-Couturier au procès de Nuremberg

(1) Dominique Durand : Marie-Claude Vaillant-Couturier, une femme engagée du PCF au procès de Nuremberg – Éditions Balland - novembre 2012

Aincourt : le 1^{er} centre d'internement en zone occupée

Avant d'être réquisitionné par les autorités militaires, sous la dénomination de « centre de séjour surveillé », le camp d'internement d'Aincourt est un hôpital-sanatorium, inauguré en 1933.

Suite à la fulgurante offensive allemande, en juin 1940, tous les patients sont évacués.

Le 5 octobre 1940, les premiers détenus « hommes », tous militants communistes, arrivent sur ce camp d'internement. D'octobre 1940 à mai 1942, 1176 hommes - communistes, syndicalistes, élus - y sont internés.

Puis le 12 mai 1942, le camp vidé d'un grand nombre de ces prisonniers masculins, voit 93 femmes arriver, 60 sont des internées politiques et 33 dites « juives, étrangères, prostituées ou condamnées de droit commun ». Une est avec son enfant de 13 mois, une autre est enceinte, proche d'accoucher. Le 31 juillet 1942, un rapport fait état de la présence d'enfants juifs.

Le 15 septembre 1942, le camp est définitivement fermé et devient de novembre 1942 à septembre 1943, un centre de formation pour les Groupes Mobiles de Réserve (GMR).

Le camp d'internement d'Aincourt est isolé géographiquement. Distant de 70 kms de Paris et dont la gare la plus proche se trouve à 12 Kms, il ne permet pas aux familles et camarades, considérés comme source d'incidents, de s'y rendre facilement. Selon les autorités d'occupation, sa surveillance est difficile. Elle nécessite un contingent de 150 Gardes Républicains Mobiles. Cette situation géographique et l'inexistence de filières extérieures expliquent qu'il n'y eut que 8 évasions de 1940 à 1942.

Les conditions d'hygiène et de commodité sont plus satisfaisantes que dans d'autres camps. Les réserves en alimentation sont pleines, il y a des draps et

couvertures et des sanitaires corrects mais les conditions de détention sont très dures. Le régime carcéral est d'une extrême sévérité sous la direction du commissaire Pierre Andrey. Les visites sont interdites, la correspondance censurée. Le règlement du camp autorise de tirer sans sommation, alors que l'article 14 du règlement intérieur des centres de séjour surveillé prévoit « de faire usage de ses armes, après sommation suivie d'un coup de feu en l'air »...

Face à cette répression, les hommes et les femmes internés à Aincourt se mobilisent pour contrer les méthodes du commissaire Andrey faites de brimades et d'humiliations. Mais leur coalition se solde par des sanctions puis par des transferts sur la centrale de Poissy, la prison de Mantes et de la Roquette.

1 500 hommes, femmes et enfants sont internés à Aincourt par l'État Français de Pétain.

8 sont fusillés au Mont Valérien, 8 transférés à Châteaubriant, 9 à Rouillé.

175 hommes font partie du convoi des 45000 pour Auschwitz-Birkenau. Aincourt est pour bon nombre d'entre eux, l'antichambre des camps de la mort.

Pour éviter que la mémoire ne se perde, une stèle est érigée à Aincourt.

L'idée remonte aux années 1980. Des anciens résistants des Yvelines et du Val d'Oise éprouvent la nécessité de « faire quelque chose » pour éviter que la mémoire ne se perde. Il apparaît

alors souhaitable qu'une initiative soit envisagée sur le lieu du camp. Les responsables ANACR et FNDIRP des deux départements s'entendent sur cette idée. Une stèle est érigée et inaugurée le 9 avril 1994 en présence de nombreuses personnalités. D'un commun accord avec la direction de l'hôpital,

*Aincourt.
Tel qu'il est photographié,
le pavillon
Adrien Bonnefoy Sibour
ne laisse pas entrevoir
la grande forêt
qui l'entoure et l'isole de
la campagne environnante*



le principe d'une cérémonie du souvenir est retenu chaque 1^{er} samedi d'octobre, une date en référence au 5 octobre 1940 qui a vu un établissement de santé devenir le 1^{er} centre d'internement en zone occupée.

Pour que cette cérémonie perdure, il est décidé également de la création d'un comité du souvenir des internés du camp d'Aincourt. En 2008, « Mémoire d'Aincourt » est créé. Fernand Devaux, qui y fut interné à l'âge de 18 ans, en est le président. L'objectif est de transmettre l'histoire de ce lieu pour que le combat de ces hommes et de ces femmes contre les occupants nazis et leurs com-

plices du régime de Vichy, leurs souffrances et leurs sacrifices ne tombent pas dans l'oubli.

« Mémoire d'Aincourt » reçoit le soutien et l'aide de l'Amicale Châteaubriant, Voves, Rouillé qui devient elle-même en 2011 l'Amicale Châteaubriant, Voves, Rouillé, Aincourt.

Armelle Bourasseau Filopon

Dans le cadre du 76^e anniversaire de l'ouverture de ce camp d'internement, le 1^{er} octobre 2016, la cérémonie commémorative annuelle se tient dans le parc de la Bucaille. Après le traditionnel dépôt de gerbes au pied de la stèle, les différentes allocutions et la représentation théâtrale de la compagnie des Oiseaux, sous la direction de Bernard Martin Fargier, rendent hommage aux femmes internées à Aincourt. La chorale populaire de Paris, sous la direction de Claude Torrent interprète *le Chant des Marais*, *le Chant des Partisans* et *La Marseillaise*.

Les orateurs soulignent le danger que la montée de la xénophobie et du racisme, en France et en Europe, représentent pour la liberté et la démocratie.



Un hommage aux 45000 fresnois

Suite à la dissolution du parti communiste le 26 septembre 1939, le conseil municipal de Fresnes à majorité communiste a été parmi les 27 conseils municipaux du département de la Seine, à être immédiatement suspendu et remplacé par une délégation spéciale et le 9 février 1940, les conseillers municipaux fresnois perdent leur mandat. À l'automne 40, l'occupant autorise Vichy à arrêter les responsables communistes d'avant-guerre. C'est ainsi que le 5 octobre 1940, 9 « anciens » conseillers municipaux fresnois sont arrêtés puis internés par la police française. Après leur internement à Aincourt, le parcours des fresnois sera variable, mais les 10 fresnois seront sélectionnés comme otages et partiront de Compiègne pour Auschwitz-Birkenau dans le convoi du 6 juillet 1942.

10 fresnois ont fait partie du convoi des 45000 et 9 d'entre eux étaient des élus municipaux.

Sous l'impulsion d'Etienne Boin, webmaster de la mairie, les contacts se sont ensuite poursuivis avec Mémoire Vive et ont abouti à la présentation de notre exposition dans le hall d'entrée de la mairie pendant un mois du 22 novembre au 17 décembre. Elle a été visitée par de nombreux fresnois. Durant les permanences que j'ai assurées le mardi et le jeudi une vingtaine de contacts ont été pris. Nous espérons que beaucoup d'entre eux donneront des suites concrètes pour toujours mieux ancrer dans l'histoire locale, celle des 31000 et des 45000. En partenariat avec la mairie de Fresnes, Mémoire Vive a mis à disposition des visiteurs une plaquette qui situe dans un contexte historique global, l'histoire des 45000 fresnois. Au vu du volume distribué, la réalisation de cette plaquette a été appréciée.



Jean-Marie Dusselier,
Annick Davisse,
et Pierre Labate

Une conférence débat s'est tenue le 1^{er} décembre de 19 h à 21 h, en présence d'Annick Davisse représentant l'AFMD du Val-de-Marne. Nous avons regretté une faible participation, certainement due aux diverses sollicitations des périodes de fin d'année. Après la présentation de l'association et l'historique du parcours des deux convois, Pierre Labate a rappelé l'histoire des 10 fresnois du convoi des 45000.

Jean-Marie Dusselier
fils de Louis Dusselier (45517)

La mairie de Fresnes, qui s'efforce de transmettre cette Mémoire locale, avait réalisé une interview de Fernand Devaux, dans son bulletin municipal à l'occasion de la journée de la déportation.

75^e Anniversaire du massacre des 27 de Châteaubriant. Impressions de Romain Bazot-Allaire

75 ans après leur assassinat, leurs noms
résonnent toujours dans notre mémoire,
leur histoire est devenue nôtre.

Ils sont morts par un jour ensoleillé et nous leur
avons rendu hommage un jour de pluie.



Romain Bazot-Allaire

Le samedi 22 Octobre une stèle a été dévoilée à l'emplacement où, entre 1940 et 1946, le camp de Choisel avait été mis en place. Dans ce camp, la plupart des internés étaient communistes et syndicalistes. Le discours prononcé par un membre de l'Amicale de Voves, Rouillé, Châteaubriant a décrit les mauvaises conditions de vie de ce camp, l'insalubrité, la boue ... Mais il nous a aussi montré ô combien les Castelbriantais étaient solidaires envers les détenus, leurs gestes de solidarité, leur humanisme, leur aide pour les évasions, les Castelbriantais avaient choisi leur cause. Après la prise de parole du Maire de Châteaubriant, l'artiste a présenté la stèle en pierre qu'il a créée avant que ne retentisse *La Marseillaise* suivie du *Chant des Partisans*.

Mémorial
«Carrière des Fusillés»,
au lieu-dit La Sablière,
Châteaubriant



Le dimanche 23 Octobre, journée de la Cérémonie dans la clairière où furent fusillés les 27 remis par la France aux Allemands. Le défilé a commencé sous une forte pluie, des centaines de personnes étaient rassemblées au rond-point Fernand Grenier, nous étions tous trempés, on voyait des parapluies à perte de vue, mais aussi des drapeaux de la CGT et du Parti Communiste Français. Devant les portes drapeaux, se tenaient les personnalités et les élus.

Le moment de l'arrivée dans la clairière, la vue des poteaux, des portraits des

27 camarades, militants communistes ou de la CGT, la grande statue en pierre symbolisant les corps attachés au poteau ont été particulièrement impressionnants. La cérémonie a commencé par l'appel des noms de ceux qui sont morts, dans cette clairière, sous les balles des nazis en représailles à la mort de Karl Hotz. Après les dépôts de gerbe par des personnalités et les organisations de Résistance, nous avons observé une minute de silence particulièrement pesante. Une *Marseillaise* chargée d'une émotion intense a ensuite retenti dans cet endroit où la mort y « avait fait maison ».

Des enfants des quatre coins du pays ont déposé, dans le monument à la mémoire des 27, de la terre venant de leur territoire et de différents lieux d'exécutions, d'internement ou d'emprisonnement. Cette démarche va s'étaler sur plusieurs années. Cette année a notamment été déposée de la terre du Mont Valérien, de la gare de Drancy. L'année prochaine, ce sera de la terre du Fort de Romainville, de la centrale d'Eysses et d'autres lieux de France et peut-être d'autres pays.

Les discours prononcés par Pierre Laurent, secrétaire Général du Parti Communiste Français (PCF), Camille Lainé, secrétaire Générale du Mouvement des Jeunes Communistes de France (MJCF), Philippe Martinez, secrétaire général de la Confédération Générale du Travail (CGT) et Jean-Marc Todeschini, secrétaire d'État aux Anciens Combattants ont rendu hommage à l'engagement pour la paix, la liberté et la défense de la patrie de ces communistes et syndicalistes. Le «Soyez dignes de Nous» a été repris dans les différents discours. « Soyez dignes de nous », cet appel, qui nous interpelle, qui nous pousse à résister, à vivre, à lutter, cette phrase prend tout son sens dans ce lieu, cette phrase la plus répétée à cette commémoration, cette phrase magnifique de sens mais triste de création.

Jean-Marc Todeschini a rappelé aussi que l'État allait donner 100 000 euros pour l'agrandissement du musée qui retrace l'histoire de cette clairière et pour sa remise en état.

L'hommage s'est terminé par une évocation historique écrite et mise en scène par Jean-Jacques Vanier avec la participation de la chorale Méli Mélo. De nombreux artistes, comme Grand Corps Malade, Bruno Solo et Yvan Le Bolloc'h qui était sur place, ont participé à la cérémonie par des enregistrements audio.

L'Internationale lancée par 3 jeunes membres de la Jeunesse communiste a été reprise puissamment par l'ensemble des participants.

45000 et 31000 à Polytechnique !

Bien peu d'entre eux auraient pu imaginer que leur histoire serait un jour présentée dans cette prestigieuse école de la République ! C'est grâce à Antoine Dusselier, mon petit-fils, arrière-petit-fils de Louis Dusselier (45517), élève, de 3^e année à Polytechnique que j'ai eu l'occasion de visiter la bibliothèque de son école. Lors de cette visite, j'ai rencontré, Madame Vanessa Richard, la responsable de ce superbe équipement. C'est avec elle que s'est construit peu à peu le projet d'y présenter pendant 2 mois, du 30 août au 7 novembre, l'exposition de Mémoire Vive. Son professionnalisme, sa disponibilité et son intérêt ont été les facteurs de réussite et je tiens à la remercier chaleureusement pour sa participation à la réalisation de ce projet. Une conférence d'une durée de deux heures, suivie d'un débat a eu lieu le 29 septembre et a réuni environ 120 personnes de diverses origines (militaires, élèves, personnels de l'administration de l'école, certains de nationalités étrangères).

Réunir 120 personnes pour une conférence, est une belle performance. Ce sont, en effet, plusieurs activités, toutes plus passionnantes les unes que les autres qui sont proposées chaque soir aux étudiants et enseignants de l'École. La concurrence était donc rude ! L'intérêt que notre initiative a suscité, s'est traduit par une forte participation de l'assistance. Après la présentation des convois et de notre association, un complément d'information sur les origines des arrestations, leurs causes, a été donné par Pierre Labate, petit-fils de Joseph Kermen, 45703. De nombreuses questions ont été posées à Fernand Devaux, (45472), sur la vie dans les camps d'Auschwitz-Birkenau. Beaucoup de participants ont découvert l'histoire de ces convois et les atrocités commises. Lors des permanences effectuées dans les



Antoine Dusselier,
élève de Polytechnique,
arrière-petit-fils de Louis Dusselier (45517)

semaines suivant cette conférence les contacts ont été beaucoup plus nombreux et intéressants. Une demande de documentation et du film réalisé par Jean Matheron, frère de Clément Matheron, (45859), m'a été adressée par l'aumônier de l'école qui n'avait pu assister à cette conférence.

La dernière question, posée par une étudiante, nous a rappelé l'importance du travail de Mémoire encore aujourd'hui. Elle a en effet demandé à Fernand Devaux, s'il pensait que toutes les leçons avaient été tirées de cette page dramatique de l'histoire de l'Europe.

Jean-Marie DUSSELIER,
fils de Louis (45517)

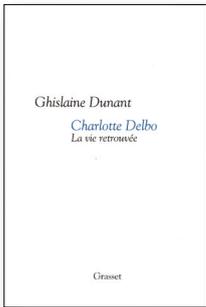


Jean-Marie Dusselier, Fernand Devaux, Pierre Labate

Le Prix Femina de l'essai va à Ghislaine Dunant

Les jurées du premier grand
prix de l'automne
ont récompensé l'auteur
de "Charlotte Delbo
La vie retrouvée"

C'est en écrivain que Ghislaine Dunant écrit sur l'œuvre et la vie de Charlotte Delbo, l'un des grands écrivains de la seconde moitié du XX^e siècle mais qui reste encore largement à découvrir par le grand public : l'œuvre au cœur « de la vie retrouvée ». Prendre le parti de l'écriture, du processus de création au cœur de la vie. Une interrogation sur « l'écriture du corps, de l'émotion et de la sensation ».



Dans les années soixante et soixante-dix, jusqu'à sa mort, l'œuvre de Charlotte Delbo reste largement méconnue en France, contrairement aux États-Unis. Après sa mort, son œuvre est portée par les comédiens, le monde du théâtre, non seulement les pièces de théâtre mais également les livres ... La trilogie « Auschwitz et après »... À faire entendre « Les mots ciselés en arrêtes coupantes ». Ainsi, pour le cinquantième anniversaire de la Libération des camps, une lecture, une nuit entière, simultanément dans les 160 communes de naissance des femmes du convoi du 24 janvier, projet littéraire et théâtral de Bagages de sable, relayé par France Culture, aura marqué une étape essentielle. En 2013 les événements engagés pour la commémoration du centième anniversaire de la naissance de Charlotte Delbo, à l'initiative de l'association « Les Amis de Charlotte Delbo », a contribué à faire connaître à un plus large public l'œuvre de Charlotte Delbo, à éditer et rééditer les textes, à susciter des travaux universitaires, une biographie, le dépôt des archives de Charlotte Delbo à la BNF...

Par rapport à tous ces acquis, l'essai de Ghislaine Dunant « Charlotte Delbo, la vie retrouvée » tranche par son parti pris. Ghislaine Dunant part de son interrogation sur « l'énigme de la force de l'œuvre ». Avec toute sa sensibilité, elle met l'œuvre de Charlotte Delbo au centre. L'essai si particulier de Ghislaine Dunant tranche par rapport à un travail biographique classique ou un travail universitaire avec tout son appareil méthodologique. Toutefois, cet essai se fonde sur un travail d'archive considé-



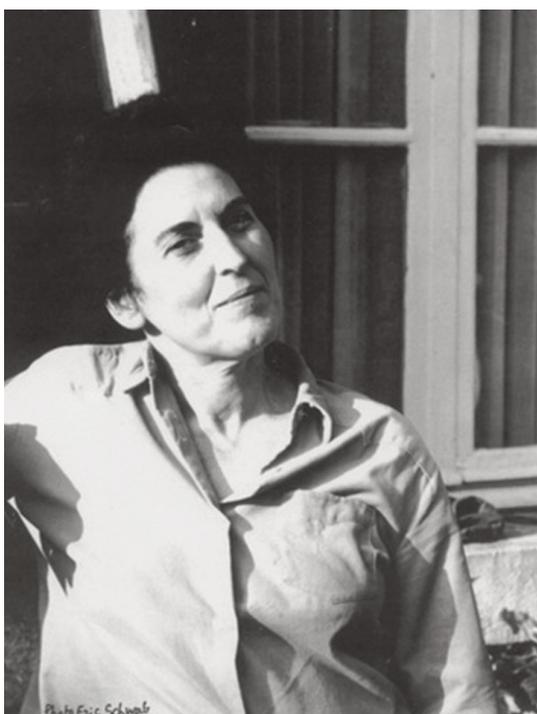
copyright JF Paga/Grasset

rable et remarquable, donnant accès à de nouvelles problématiques. Ghislaine Dunant part de l'œuvre de Charlotte Delbo, du texte, de l'écriture, pour appréhender sa vie de femme, son regard sensible, son empathie, ses combats, le contexte historique, politique et intellectuel de l'époque : l'œuvre au cœur de la vie de l'auteur, jusqu'à la lisière des blessures les plus profondes et secrètes, l'altérité absolue des êtres.

Yves Jégouzo
Co Président de Mémoire Vive

Plusieurs membres de Mémoire Vive se sont attelés à la lecture de l'essai de Ghislaine Dunant "Charlotte Delbo, La vie retrouvée". Nous avons contacté l'auteure afin qu'elle nous explique comment s'est fait ce travail de longue haleine autour de l'œuvre et la vie de Charlotte Delbo.

C'est en écrivain que j'ai voulu faire connaître Charlotte Delbo. Peu connue en 2010 quand je débutais mon travail, très peu citée quand on parlait des grandes œuvres littéraires qui avaient su dire l'enfer concentrationnaire et la destruction des juifs d'Europe, elle révélait à mes yeux le pouvoir de la littérature comme rarement il avait été atteint. Mon propre travail d'écrivain jusque-là, mes romans publiés chez Gallimard et Grasset, se traçaient dans l'écriture du corps, de l'émotion, de la sensation.



Charlotte Delbo,
photo Éric Schwab

Je découvrais chez elle une dimension dans ces registres, qui me soufflait par sa lucidité, sa beauté, sa violence, sa douceur. Pourquoi et comment son écriture avait-elle la capacité de raccommo-der ce trou que faisait dans mon humanité la catastrophe d'Auschwitz, et de me raccorder à ce qui avait eu lieu ?

La force de son œuvre fut d'abord à mes yeux une énigme. C'est à force de lire et relire ses livres que j'ai cherché ce qui caractérisait sa forme. J'ai relu les œuvres de Primo Levi, Robert Antelme, Imre Kertész, Jean Améry, Elie Wiesel, Margarete Buber-Neumann, Ruth Klüger, Jean Cayrol, David

Rousset, Jorge Semprun, Micheline Maurel pour comprendre les choix que Charlotte Delbo avait fait pour ce qu'elle voulait rendre, Auschwitz. J'ai voulu apprendre l'Histoire qu'elle avait traversée, celle des années 30, celle de la seconde guerre mondiale, celle des camps de concentration et d'extermination, ce qui en a été connu au sortir de la guerre puis au cours des décennies suivantes, pour saisir dans quel contexte historique, politique et intellectuel elle s'était construite et avait écrit ses livres.

« Pourquoi êtes-vous devenue écrivain, Charlotte Delbo ? – Parce que j'ai été déportée, parce qu'il y a eu Auschwitz », comme elle a répondu à une journaliste en 1970. Si l'épreuve d'Auschwitz a déterminé l'écriture, chacun de ses livres révèle la métamorphose de son écriture au cours de sa vie. C'est ce que j'ai voulu montrer, comment sont nés ses livres à travers les étapes de sa vie. Pendant quatre années, je suis allée rendre visite à Claudine Riera-Collet, sa légataire testamentaire qui l'avait connue dès 1952. Elle a eu la gentillesse de toujours me recevoir, sans doute attentive à la connaissance très fouillée que j'avais des livres, aux questions précises que je lui posais sur la naissance de tel ou tel livre et les événements de sa vie que j'y raccordais. En décembre 2011, j'ai pu obtenir de Yad Vashem à Jérusalem la possibilité de lire les Archives de Charlotte Delbo, 630 pages de documents. Au milieu

« Pourquoi êtes-vous devenue écrivain, Charlotte Delbo ? – Parce que j'ai été déportée, parce qu'il y a eu Auschwitz »

du dossier qui contenait sa préparation de l'écriture du « Convoi du 24 Janvier », se trouvaient de précieuses correspondances, des courriers inédits de Jérôme Lindon, qui m'ont révélé sa relation parfois difficile avec son éditeur principal, le directeur des éditions de Minuit.

L'ouverture des Archives de Charlotte Delbo à la Bibliothèque Nationale en avril 2013 m'a fait faire un bond en avant dans la connaissance et de l'œuvre et de sa vie. Mes trois années précédentes de lectures de ses livres, de l'histoire politique et intellectuelle, les entretiens que j'avais eus, constituaient un terreau, soudain c'est une moisson que je récoltai. Il fallait encore décrypter, trouver la matière de la vie et la manière de l'œuvre que recélaient ces papiers. Ébauches de compositions, premières versions, liste de projets de nouvelles, tapuscrits remaniés, manuscrits de récits inédits. Dossier personnel sur sa carrière, correspondances, dont elle gardait pour la plupart un double, ses dossiers préparés sur l'actualité qui la faisait écrire ses articles pour la presse, publiés pour moins de la moitié, en grande partie inédits, et qui m'ont permis de suivre l'évolution de ses prises de positions.

Ses amis, les témoins de sa vie encore vivants, m'ont livré encore une Charlotte Delbo différente. Il a fallu laisser se déposer tant d'impressions diverses pour dessiner sa personnalité à la fois radicale et secrète. Elle gardait au cœur d'elle-même des secrets explosifs. Qui touchaient à ce qu'elle avait connu dans sa vie amoureuse, sa vie familiale, celle de la famille de son jeune mari fusillé, celle de l'épreuve d'une déportation à Birkenau, le pire camp du complexe d'Auschwitz, pour une durée très longue et au pire moment des revers de l'armée allemande qui ont amené les nazis à se retourner sur les plus démunis des prisonniers, isolés du

reste du monde.

J'ai choisi la forme d'un récit littéraire pour raconter les étapes de sa vie, la naissance des œuvres. Elle avait cherché la beauté de la langue dans le terrible de mots ciselés en arêtes coupantes. Elle les disait avec la beauté de la douceur qui prend quand l'au-delà de la douleur est atteint. Elle ne rejetait rien du sort vécu, elle reprenait dans ses mots celles qui avaient agonisé dans les conditions les plus effroyables avec un regard d'amour et d'empathie qui faisait sentir ce qui s'ébranle en soi quand les limites de la sensibilité sont dépassées. Elle trouvait la puissance pour écrire le plus terrible de l'expérience humaine et donnait à l'intérieur d'une scène à voir le geste le plus humain d'une amie, l'enfance en soi qui revient, la tendresse de l'amour partagé

***Son œuvre
ne livre ni commentaire
ni raisonnement.
Ce qu'elle permet, c'est la
constitution d'une conscience,
celle qu'elle veut faire naître.***

***Lucile Dupont et Catherine
Kamaroudis, fidèles lectrices
de Charlotte Delbo
vous proposent leur regard
sur ce livre.***

Évoquer la vie de Charlotte Delbo, c'est évoquer la vie d'une femme extraordinaire. De cet essai de Ghislaine Dunant, il en ressort le portrait d'une femme de tous les combats, une guerrière qui prend la littérature comme arme pour se battre contre le monde et ses injustices. Le grand public ne connaît généralement pas ou peu son œuvre, et l'on voit à quel point il est aujourd'hui essentiel de lire et relire les mots de Charlotte Delbo. Ses mots, textes, poèmes, articles connus ou inédits sont analysés, commentés, disséqués presque avec une minutie scientifique par Ghislaine Dunant. Elle trouve enfin ici une place d'écrivain, de femme de lettres et de théâtre, quand on ne la considère qu'en tant que déportée ou résistante. On découvre

avec celui qu'elle avait trouvé si beau, la sensualité ressurgie d'un souvenir. Son œuvre ne livre ni commentaire ni raisonnement. Ce qu'elle permet, c'est la constitution d'une conscience, celle qu'elle veut faire naître.

Pour ma part, je voulais toucher mon lecteur en faisant découvrir ce que recèle sa voix. Elle sait écrire l'horreur qui terrorise, fait la stupeur et l'épouvante. Et l'horreur qui émeut, qui fait surgir pitié et amour. Ses images donnent de la beauté, ce registre qui perturbe les catégories, frappe nos mémoires et s'y inscrit. La beauté laisse sa trace indélébile quand le sens lui vacille. Et elle nous rend, nous lecteurs, humains à les éprouver en face de la plus grande tragédie de l'Histoire. C'est à cette écriture que Charlotte Delbo doit sa vie retrouvée, et nous la nôtre, face à la puissance mortifère de la catastrophe d'Auschwitz.

Ghislaine Dunant

Catherine Kamaroudis



combien d'obstacles se sont retrouvés sur la route littéraire de Charlotte Delbo, que ce soit lorsqu'elle reçoit la réaction de Juvet face à son premier texte *Rue de l'Arrivée Rue du Départ*, autant que dans les réponses incroyables de Jérôme Lindon face à ses divers manuscrits, mais aussi lorsque les cours de Juvet sont publiés sans mentionner son nom, lorsqu'un film sur son œuvre ne trouve pas de production. La solitude d'une femme de lettres à qui on ne reconnaît pas un statut d'écrivain. La solitude d'une femme, veuve de fusillé, qui découvre que son

mari est mort pour un idéal baignant dans le mensonge. Face à elle-même, face au monde, Charlotte Delbo ne se laissera pas abattre et continuera de raconter l'inconcevable. Pourtant, dans la littérature concentrationnaire, il n'existe pas selon moi d'autre œuvre si poignante sur les camps, autant dans son style et sa mise en page qui raconte l'inconcevable avec autant de force, sans que cela ne soit du témoignage direct. *Charlotte Delbo la vie retrouvée* n'est pas un livre sur la vie de Charlotte Delbo, cela va beaucoup plus loin. On y retrouve un ensemble littéraire, son

œuvre, sa construction, sa réception, son public. En somme la douleur d'un accouchement littéraire dans la solitude. Ghislaine Dunant redonne enfin une autre voie/voix pour faire entendre l'œuvre de Charlotte Delbo à un nouveau public

Catherine Kamaroudis

***Charlotte Delbo,
c'est avant tout
la seule personne capable de
rendre poétique
un endroit terrible,
et plus douce
une histoire horrible.***

Pourtant les mots ne sont pas mâchés et les images deviennent bien réelles devant nos yeux. C'est sans doute cela son secret, elle arrive à mettre des mots sur nos maux. Nous prenons dans notre imagination, tour à tour la place de chaque personnage. Nous pouvons enfin nous faire une idée de ce là-bas.

Tout devient plus concret. Les œuvres de Charlotte Delbo sont faites pour être lues à voix basse, pour être murmurées, ou bien au contraire pour être dites haut et fort.

Quand on aime autant Charlotte Delbo, qu'on a eu la chance de la jouer, la chance de rencontrer son amie et confidente Claudine Collet-Riera, de voir son dernier appartement, de toucher la fourrure grise de son fameux manteau ... On ne peut qu'être impatient à l'idée de lire l'ouvrage de Ghislaine Dunant.

Ce fut une plongée directe dans sa vie. Nous qui croyions la connaître, nous n'étions pas au bout de nos surprises. Au fil de 593 pages nous avons traversé plusieurs guerres, plusieurs spectacles, plusieurs théâtres, plusieurs pays. Nous avons découvert sa drôle de vie – ou plutôt tout ce qu'elle a bien voulu laisser transparaître. Ses combats perpétuels contre la haine, les gouvernements fascistes. Et puis son envie d'inventer la paix, de ne

rien lâcher, elle qui a tant vu.

Ghislaine Dunant commente, analyse, met en lumière cette vie, qui aujourd'hui nous permet de penser que résister est la moindre des choses, et qui résonne tellement en nous comme un écho sonore de notre temps.

Lire *Charlotte Delbo, La vie retrouvée*, c'est avoir l'impression d'avoir côtoyé Charlotte pendant quelques semaines, et ça fait un bien fou ! Alors merci Ghislaine Dunant ! Pour sûr que Charlotte la perfectionniste aurait eu à redire ... mais ça c'est une autre histoire !

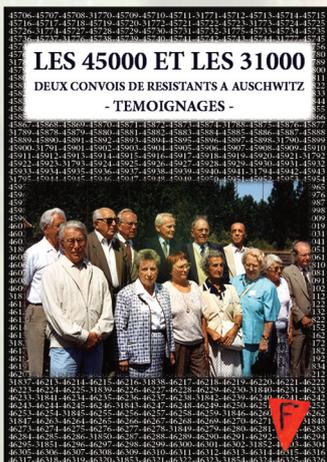
Lucile Dupont



Lucile Dupont

Les textes concernant Charlotte Delbo et l'analyse de son œuvre se retrouvent majoritairement dans les ouvrages universitaires. On retrouve actuellement deux ouvrages sur la vie de Charlotte Delbo publiés dans des éditions accessibles à un public plus large : Charlotte Delbo, la biographie de Violaine Gelly et Paul Gradwohl, ainsi que l'essai de Ghislaine Dunant. Nous vous recommandons les deux livres en lecture, ainsi que la relecture de l'oeuvre littéraire complète de Charlotte Delbo.

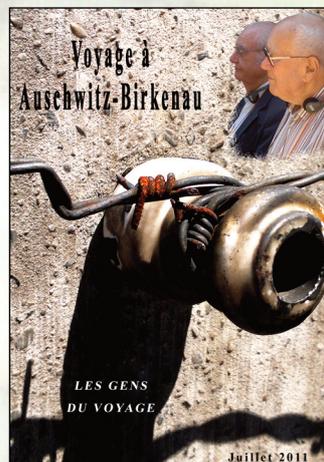
QUATRE FILMS DISPONIBLES, RÉALISÉS PAR DANICK FLORENTIN ET GILBERT LAZAROO



Les 45000 et les 31000 Deux convois de Résistants à Auschwitz Témoignages

Film réalisé à partir de témoignages de rescapés des deux convois recueillis à partir de 1995. Il en existe une version longue d'une durée de 1 heure 18 minutes et une version courte de 40 minutes. La version courte peut être utilisée pour introduire un débat que ce soit dans un établissement scolaire ou avec des associations ou des comités d'entreprise.

Version longue : 12 euros
Version courte : 10 euros



Voyage à Auschwitz-Birkenau juillet 2011

Les gens du voyage
Ce film a été réalisé lors du voyage de 2011 organisé par notre association à Auschwitz-Birkenau. Il présente des témoignages de Fernand Devaux et Lucien Ducastel dans le camp, des interviews de participants au voyage. Il fait vivre avec beaucoup d'intensité le cheminement du groupe dans le Camp.

10 euros, l'unité



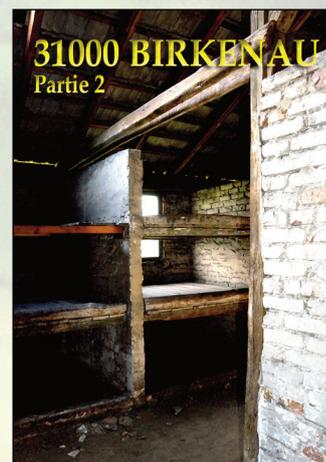
Résistance 31000

1^{ère} partie, film réalisé à partir de témoignages qui retracent l'engagement des 31000 jusqu'à leur arrivée à Auschwitz-Birkenau.

31000 Birkenau

2^e partie, film réalisé à partir de témoignages qui retracent leur vie à Auschwitz-Birkenau.

10 euros, l'unité
20 euros pour le double DVD



Clé USB présentant l'exposition de Mémoire Vive

Il s'agit d'une clé USB comportant le logo de Mémoire Vive et sur laquelle nous avons chargé le dépliant de présentation de l'association et les panneaux de notre exposition. Notre exposition est riche en éléments historiques et comporte donc beaucoup de textes.

Il nous a souvent été demandé par des visiteurs un support à emporter pour une relecture plus approfondie. Nous pensons que ce support doit permettre une meilleure appropriation des informations présentées par l'exposition. Elle est aussi un moyen de promotion de l'exposition auprès de collectivités locales, musées et de tout partenaire intéressé par notre action.

12 euros l'unité



Les frais de port ne sont pas compris dans ces montants
Contact : Yvette Ducastel - 01 47 25 02 72 ou yvette.ducastel@orange.fr



LES DOSSIERS DE MÉMOIRE VIVE

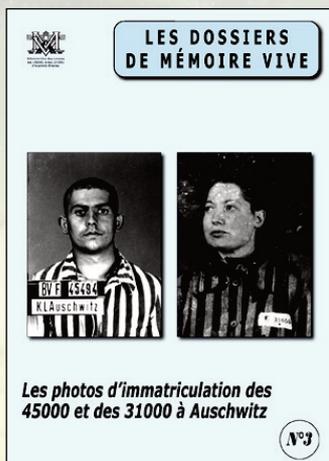
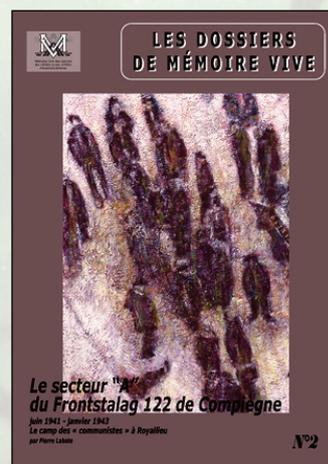
Les 45000 et les 31000 de l'Aisne, (Pierre Labate)

Réalisé grâce à un partenariat avec l'Institut d'Histoire Sociale de la CGT de l'Aisne, ce dossier sur les 14 « 45000 » et les 5 « 31000 » de ce département ne se contente pas de présenter la biographie de chacun(e) de ces Résistant(e)s. Il met en perspective leurs parcours avec l'histoire de la Résistance et de la répression dans leur département. Il donne également les éléments du contexte historique national qui permet de situer l'ensemble des enjeux et montre la déclinaison et la cohérence entre la politique de répression au niveau national et sa déclinaison locale. Riches de nombreux documents et photos ce dossier illustre bien, à l'échelle d'un département, la particularité du convois des 45000 et des 31000, et de leur composition. À lire, pour son intérêt historique, même sans connaître la région...

Le secteur A du Frontstalag 122 de Compiègne, (Pierre Labate)

Tous les 45000 ont été internés plus ou moins longtemps à Compiègne et sont partis pour Auschwitz, à pied du camp de Compiègne Royallieu vers la gare de Compiègne située à Margny-les-Compiègne. Les 31000 y ont été rassemblées, dans leur majorité la veille de leur départ pour Auschwitz. Les 45000 ont été internés dans le secteur A du camp de Compiègne dit « le camp des communistes ». Notre dossier présente l'histoire de ce sous camp A, ses caractéristiques, son organisation et ses relations avec les deux autres camps. Cette recherche complète les éléments présents dans l'exposition permanente du Mémorial qui ne suffit pas à rendre compte de l'histoire du secteur A.

Un élément indispensable pour compléter ses connaissances sur l'internement des 45000 à Compiègne et sur l'histoire du camp de Compiègne.



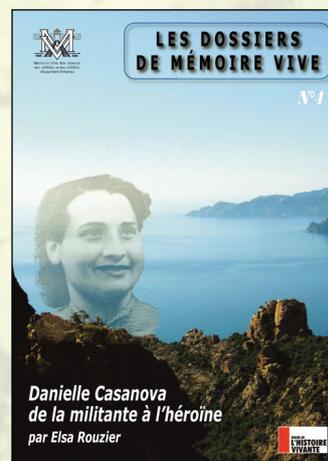
Les photos d'immatriculation des 45000 et des 31000 à Auschwitz, (Pierre Labate)

Les photos d'immatriculation sur lesquelles ne figurent qu'un matricule font partie de la tentative d'avilissement et de déshumanisation des déportés. Ces photos qui présentent les déportés en uniformes de bagnard sont également utilisées par les nazis pour criminaliser les déportés. Partie intégrante du fonctionnement administratif du camp, elles sont révélatrices de son organisation essentiellement tournée vers l'extermination. L'étude de Pierre Labate, porte sur la description des installations techniques mises en place, analyse l'expression des déportés, l'histoire de ces photos à Auschwitz et y compris dans la période récente. Elle nous plonge dans un aspect très concret du fonctionnement du camp, met en relief certaines particularités des photos du convoi des 45000 et des 31000 et analyse avec beaucoup d'humanité l'expression de certain(e)s déporté(e)s.

Une étude très documentée, très illustrée qui traite d'un sujet peu connu mais partie intégrante du système concentrationnaire.

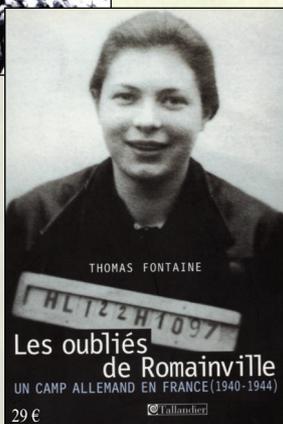
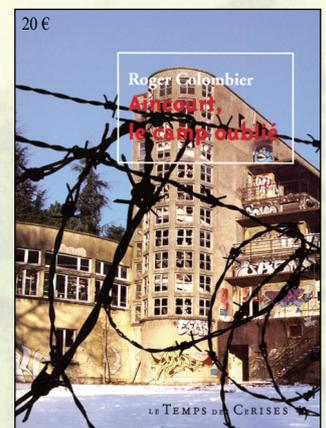
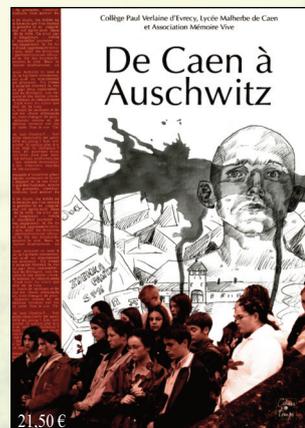
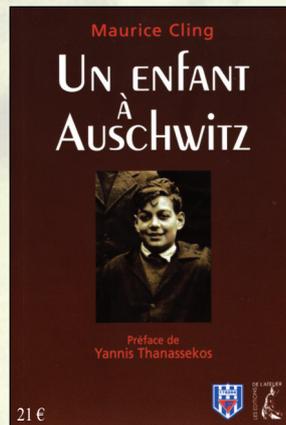
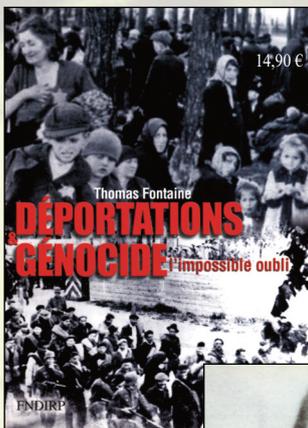
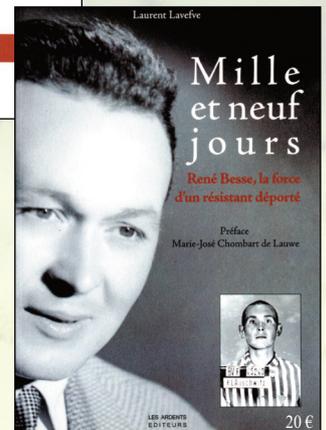
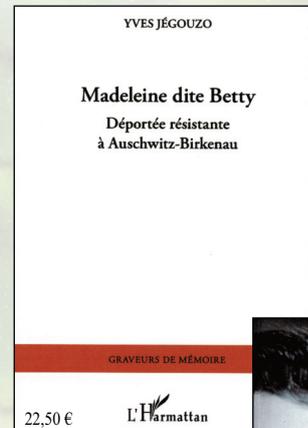
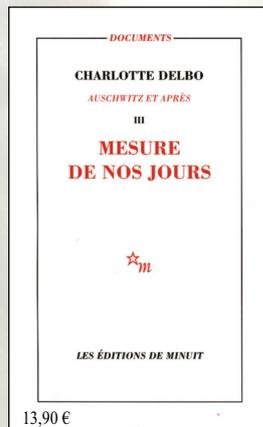
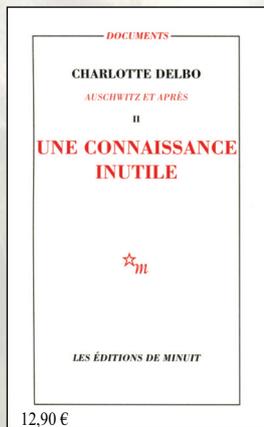
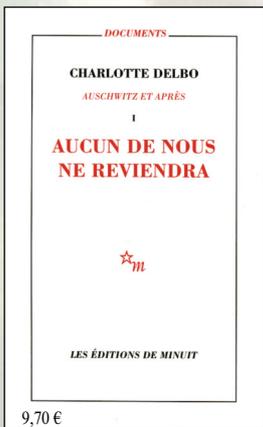
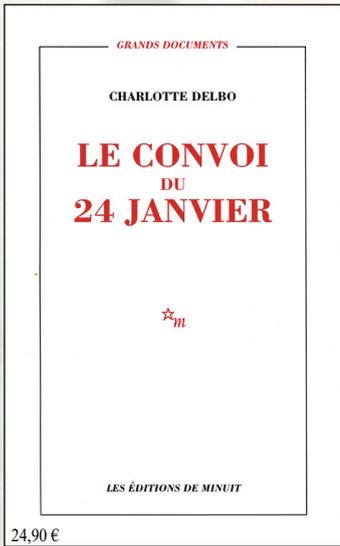
Danielle Casanova, de la militante à l'héroïne, (Elsa Rouzier et Claudine Ducastel)

Danielle Casanova est l'une des 31000 les plus connues y compris en dehors du milieu de la déportation. Le Musée de l'Histoire Vivante de Montreuil possède un fonds Danielle Casanova qui permet de comprendre qui était Danielle Casanova et montre comment à partir de son arrestation, puis de sa mort, s'est construit un mythe qui a au fil du temps, selon des modalités qui ont évolué a été un levier de mobilisation notamment en direction des femmes. Le Musée de l'Histoire Vivante nous a autorisé à reproduire les documents d'archives qui constituent ce fond. Au-delà de Danielle Casanova certains de ces documents nous montrent que son lieu de déportation était connu, qu'Auschwitz était également connu même si l'horreur de sa réalité n'était pas imaginée. Notre dossier a été réalisé à partir d'une conférence d'Elsa Rouzier, responsable de l'accueil des publics et des activités pédagogiques au musée de Montreuil et de témoignages de compagnes de Danielle Casanova extraits d'un film réalisé en 1997 par Marie Cristiani pour France 3 Corse.



Les montants indiqués couvrent les frais de réalisations
1 dossier 10 euros, 2 dossiers 15 euros, 3 dossiers 20 euros et 4 dossiers 25 euros.

VENTES DE LIVRES



Les frais de port ne sont pas compris dans ces montants
Contact : Yvette Ducastel - 01 47 25 02 72 ou yvette.ducastel@orange.fr

MÉDAILLE COMMÉMORATIVE



Gravage
du recto de notre médaille
par une ouvrière d'art
de la Monnaie de Paris



Mémoire Vive a fait frapper par la Monnaie de Paris une médaille commémorative à l'occasion du 70^e anniversaire du départ des convois des 45000 et des 31000. Cette médaille en bronze florentin, d'un diamètre de 68 mm, est en vente auprès de Mémoire Vive au prix de 100 euros.

Le mot de la trésorière

Cher(e) adhérent(e),

En 2016, nous sommes 260 adhérent(e)s, bravo à vous !!!
Et déjà vos adhésions pour 2017 arrivent en masse...

Par nos bulletins (3 en 2016), nos 4 dossiers, nos expositions, les clés sur lesquelles figure notre exposition, nos films réalisés par Danick Florentin et Gilbert Lazaroo, nous voulons continuer à nous engager avec vous pour que la Mémoire serve aussi à prendre conscience et à analyser les événements d'aujourd'hui.

Pour que nous puissions continuer à faire connaître l'histoire des deux convois, à réaliser des supports de qualité qui touchent un public large, votre adhésion et votre soutien financier nous sont nécessaires.
Renouvelez ou adhérez dès aujourd'hui !

Josette Marti

Mémoire Vive des Convois des "45000" et "31000" d'Auschwitz-Birkenau Bulletin d'adhésion - cotisation 2017

À adresser à : *Mémoire Vive - Josette MARTI - 10, square Etienne Martin - 77680 ROISSY EN BRIE*

NOM : Prénom :

Date de naissance : Profession :

Lien avec un 45000 ou une 31000 (indiquer le nom et le lien de parenté) :

Adresse :

Code postal : Ville :

Téléphone : Portable : E-mail :

Ci-joint un chèque de euros libellé à l'ordre de *Association Mémoire Vive des 45000 et 31000*
L'adhésion minimum est fixée à 25 euros et donne droit à l'abonnement au bulletin.

Toute somme supérieure à 25 € fera l'objet d'une attestation de don à fournir avec votre déclaration d'impôt et donnant droit à une réduction de 66 % du montant de votre versement.





Mémoire Vive des convois
des «45000» et des «31000»
d'Auschwitz-Birkenau

LES DOSSIERS DE MÉMOIRE VIVE

N°4

*Le dossier n°4 (voir page 21)
est à votre disposition, DÈS MAINTENANT...*

**Danielle Casanova
de la militante à l'héroïne
par Elsa Rouzier**



Contact et commande de publications :Yvette Ducastel.....☎: 01 47 25 02 72.....mail : yvette.ducastel@orange.fr
Contact exposition :Jean-Marie Dusselier...☎: 01 34 89 47 46.....mail : jmdusselier@orange.fr
Trésorière :Josette Marti☎: 06 61 17 86 69.....mail : jo.marti@free.fr
Site internet :<http://www.memoirevive.org/>

*Vous souhaitez le concours de Mémoire Vive à l'une de vos initiatives (rencontres scolaires, débats...),
contactez Yvette Ducastel ou Jean-Marie Dusselier*